

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 31/2 (2004)

DOI: 10.11588/fr.2004.2.63405

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Mantoue ou encore sur les négociations de Westphalie dans des années qui voient de nouveau se détériorer la situation militaire de la Bavière.

De chapitre en chapitre, c'est la quasi impossibilité d'une politique indépendante du Bava-rois qui est mise en évidence. Le P. Joseph avait bien compris en 1630 que Maximilien était le plus important des électeurs catholiques et qu'il recherchait un équilibre entre les Français et les Espagnols, avec le soutien pontifical et par le rétablissement de la paix dans l'Empire. L'entrée en guerre de la Suède bientôt suivie de la Saxe et du Brandebourg rendit vaine toute pensée de politique bavaroise spécifique. Maximilien, rejeté vers Vienne pour échapper à l'écrasement, n'en avait pas les moyens. On comprend son désir d'intégrer dès que possible la France aux longues négociations qui conduisirent à la paix. Quelques pages synthétiques sur les rapports avec la Maison d'Autriche et notamment la branche impériale auraient été éclairantes pour permettre de mettre davantage en évidence les tensions, aussi bien à l'intérieur de la Ligue catholique du vivant de Maximilien que par la suite dans les alliances de ses successeurs avec les Bourbons contre Vienne. Mais si la modestie relative des moyens à la disposition du Bava-rois explique les risques encourus à plusieurs reprises, il n'en demeure pas moins qu'il parvint à obtenir cette dignité électorale si longtemps désirée par les siens et à faire de la Bavière un pays profondément catholique sous son autorité indiscutée.

Olivier CHALINE, Paris

Karin MASSER, Christóbal de Gentil de Rojas y Spinola O.F.M. und der lutherische Abt Gerardus Wolterius Molanus. Ein Beitrag zur Geschichte der Unionsbestrebungen der katholischen und evangelischen Kirche im 17. Jh., Münster (Aschendorff) 2002, 525 S. (Reformationsgeschichtliche Studien und Texte, 145).

De la suite des débats, négociations, tractations interconfessionnels qui eurent lieu pendant toute la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle dans l'Empire et en pays germaniques on ne connaît guère en France que les deux épisodes qui impliquèrent, du côté catholique, Bossuet, et, du côté protestant, Leibniz. Certes les personnalités de ces deux protagonistes pouvaient éclipser celles des autres, moins connus, l'évêque franciscain de Rojas y Spinola et l'abbé luthérien de Loccum Gerardus Wolterius Molanus. Cependant la variété et la récurrence des négociations, publiques ou secrètes, officielles ou officieuses, auxquelles fut mêlé de 1660 à sa mort en 1695 Spinola, et la position à la fois ecclésiastique et politique à Hanovre de Molanus († 1722) justifiaient qu'on consacraît à ces deux hommes une monographie exhaustive qui leur restituât leur place d'acteurs essentiels du débat irénique et en même temps d'involontaires responsables de l'échec répété et définitif de toutes ces tentatives.

C'est ce que montre admirablement Karin Masser dans une étude monumentale qui reprend et dépasse toutes les monographies antérieures consacrées à ces personnages et à ces négociations. En effet, à partir d'une étude de première main reposant sur toutes les sources archivistiques et littéraires (manuscrits et imprimés) disponibles, en particulier à Vienne, à Simancas, à Loccum, à Hanovre, à Rome<sup>1</sup>, K. Masser a élaboré les biographies de Spinola et de Molanus, l'histoire politique, diplomatique et religieuse qui a été le cadre de leur action, et a présenté de cette action et de leurs écrits des analyses très convaincantes.

Nous découvrons d'abord un Spinola à la personnalité fort complexe, voire insaisissable: un espagnol, qui restera toujours attaché à son pays natal (p. 40 et sv., 54, 100, 123) dont il lui arrivera d'être l'agent diplomatique (p. 84, 90, 92), un franciscain qui mena dans son ordre une brillante carrière (p. 42 et sv., provincial, p. 68, visiteur général, custode, p. 82, définitif

1 Seules les sources françaises sont un peu ignorées, d'où la relative faiblesse des pages 29-32 sur le gallicanisme et les rapports religion - politique en France. De même il y aurait peut-être un peu plus à tirer des archives romaines.



général, p. 83) et qui était pénétré de la spiritualité franciscaine (p. 46, 92, 128 ses consultations d'une clarisse, p. 154 sur Harphius), et dont la conception théologique de l'histoire (retour des errants et réforme de l'Église, p. 51–53) inspira toute l'action. Mais K. Masser sait aussi dégager »les côtés obscurs du caractère de Spinola« (p. 85), des années obscures (p. 111 et sv.), ses rapports »difficilement saisissables« avec l'ordre franciscain (p. 128), ses manipulations d'argent (indispensable dans toute action diplomatique, p. 85), son talent pour voiler les faits sans mentir (p. 151), le flou dans la définition de ses missions et la difficulté à mesurer l'autorité réelle qu'il pouvait apporter dans les négociations (p. 244, 265), avec le double risque, d'agir insuffisamment renseigné (p. 239, 244) ou d'outrepasser sa compétence (p. 265), ce que l'inévitable pratique du secret par chaque partie (p. 251, 294) ne contribuait pas à corriger. Ses fonctions dans la hiérarchie catholique (évêque d'un obscur évêché, Tina en Dalmatie, p. 97, puis tardivement, en 1686, de Wiener-Neustadt, p. 321) lui conféraient peu de pouvoir et c'est l'échec qui se trouva au terme de chacun de ses projets: après chaque échec, le retrait provisoire au couvent (p. 79, 102), effet de la »dépression« (p. 103, *deprimiert*), compensation de l'échec (p. 92, 96) ou poursuite dans l'intériorité d'un but que le monde semble refuser (sur le retrait p. 329 et sv., 350).

Au centre de la pensée de Spinola, une idée de l'*Ecclesia universalis* (p. 48), de la *Reforma Católica* (p. 54), voire même de la Reconquista (p. 100): espagnol sur ce point encore, disciple (comme Leibniz) de Raymond Lulle (p. 61), ce n'est cependant pas un théologien mais un homme d'action (p. 61), un diplomate (p. 66), qui en est resté à la vision d'un État chrétien et d'une Église *societas perfecta* (p. 430), vision devenue anachronique qui lui a fait négliger le fait confessionnel issu des crises du XVI<sup>e</sup> siècle (p. 25 et sv., 65). Il n'envisagera jamais l'union des Églises que comme une »réunion« (p. 23). Cependant Spinola eut le mérite de comprendre que politique et religion étaient étroitement unies, que l'union politique facilitât celle des Églises (p. 65, 80) ou que la paix des Églises fût la condition de la réforme du *Reich* (p. 106); il sut aussi donner toute leur importance aux questions militaires (p. 33) et surtout économiques, ayant senti le lien entre mercantilisme et tolérance (p. 33, 69–75, 94–96, 137). Si la question de l'unité du *Reich* l'obsédait (p. 65, 93), le rôle des Habsbourgs (p. 68), autour desquels il voyait l'unité du *Reich* s'organiser (p. 118, 429), avait à compter avec le cas particulier du Brandebourg aux intérêts distincts de ceux de l'Empire (p. 36, 69, 76, 80) et se trouvait étroitement lié avec la politique romaine, les Habsbourgs étant à la fois les promoteurs d'une politique »catholique« et des acteurs soucieux de leurs intérêts propres. C'est ainsi qu'en un jeu, que K. Masser a remarquablement dégagé à partir des archives, Rome a tantôt soutenu, tantôt contré les initiatives de Spinola, mais s'en est toujours distinguée: les nonces lui furent favorables (Albrizio) ou défavorables (Buonvisi) (p. 109 et sv., 118, 128–131); son voyage à Rome (p. 130) permet de mesurer le mélange de sympathie et de méfiance (p. 317) qu'il y rencontrait, peut-être surtout l'incompréhension d'une mentalité autre (p. 429).

En 1679, Spinola entra en rapports avec Molanus (p. 150–158), un homme tout différent, de nationalité, de confession, de théologie, de situation institutionnelle. À Hanovre, lieu des différences confessionnelles, entre Johann Friedrich le catholique à l'idéal de croisade (p. 125, 144, 148) et son frère Ernst August (p. 131–132, 218 et sv., 238 et sv.) protestant dont l'éventuelle conversion est pour chaque parti un enjeu, Molanus, directeur ecclésiastique (p. 142), abbé de Loccum (p. 183 et sv.), est moins un pasteur qu'un homme d'autorité (p. 159). Ce disciple des théologiens de Helmstedt, comme Georg Calixt l'antiorthodoxe (p. 161–162), a pratiqué l'histoire, la philosophie, la logique (p. 169–172) et a sans cesse réfléchi sur la Bible et son interprétation: pour lui l'Écriture n'est plus essentiellement comme pour Luther l'événement (*Geschehen*), noyau (*Kern*) de la foi, mais, comme pour Melanchthon, le »lieu« de la Révélation sous la forme d'une doctrine (*Lehre*) (p. 432–433); d'où pour lui le caractère rationnel, donc extraconfessionnel, de la science théologique (p. 173–174). De plus cet authentique protestant, abbé cistercien, est pénétré de l'idéal primitiviste du retour aux pre-



miers temps des anachorètes et de la spiritualité de l'*Imitation de Jésus-Christ* (p. 210, 211, 217, 221, et voir son testament publié par K. Masser p. 413 et sv.).

À partir de 1681, furent rédigés par les protagonistes de ces débats iréniques des textes, analysés avec précision par K. Masser, qui montrent bien comment s'articulent questions théologiques et politiques, la »Concordia Christiana« et les »Regulae« de Spinola en 1681 et 1683 (p. 242 et sv., 255 et sv., et les textes donnés en annexe p. 460 et sv.), la »Methodus« et la »Censura regularum« de Molanus en 1683 (p. 269, 281, et textes p. 471 et sv.), une autre *Censura* et des »Dubia circa Methodum« d'Ulrich Calixt en 1683 (p. 283, 287), la position de Molanus apparaissant bien dans son écart par rapport à celle des théologiens de Helmstedt comme Ulrich Calixt (p. 291, 313–315). C'est à partir d'une réflexion sur ces textes que pourront s'élaborer les tentatives de dialogue entre Bossuet et Leibniz (p. 295 et sv., 337 et sv.), entre Molanus et Bossuet (p. 356 et sv.), déplacement, dont Leibniz avait bien senti l'enjeu, de l'axe du débat de l'Europe vers la France. Mais ici encore c'est l'»échec« qui est au terme et chez les participants la »résignation«; ces mots reviennent sans cesse dans ce livre et la vigoureuse conclusion de K. Masser (p. 428 et sv.) s'interroge sur les causes de ces échecs: ces causes sont institutionnelles et diplomatiques, et tiennent à la nature même du *Reich* et des États (*Staat*), mais elles sont aussi théologiques, et ici K. Masser a remarquablement montré comment ce qui, dans la controverse, semblait unir les participants dans un présupposé indubitable, le retour à l'Écriture prise en son sens littéral (tendance longue de l'exégèse à l'époque moderne), était ce qui causait l'échec: les participants n'entendaient pas la même chose sous ce »sens littéral«, et le présupposé unifiant se transformait en occasion de division, de la même façon que l'»autorité« des acteurs, la »norme« (p. 435) de l'argumentation et le but (union ou réunion? p. 23) des négociations avaient contribué à l'échec, peut-être définitif des tentatives d'union. Le remarquable travail de K. Masser est non seulement un considérable apport d'érudition documentaire, c'est aussi une tentative réussie pour comprendre les enjeux et la signification des faits.

Jacques LE BRUN, Paris

Bettina DIETZ, *Utopien als mögliche Welten: Voyages imaginaires der französischen Frühaufklärung 1650–1720*, Mainz (von Zabern) 2002, 250 p. (Veröffentlichungen des Instituts für europäische Geschichte Mainz; Bd. 188: Abteilung für Universalgeschichte).

Le récit de voyage fut très tôt à la mode dans l'espace culturel francophone, ce qu'attestent d'innombrables éditions. Province de ce vaste royaume, le »Voyage imaginaire« prolifère sous les formes les plus variées. Il a cependant paru possible à Bettina Dietz d'en délimiter un corpus homogène entre 1660 ou environ et 1721, date de parution des »Lettres persanes« qui annoncent un renouvellement du genre.

Pour ne pas s'en tenir à une étude strictement littéraire, visiblement insuffisante, il convenait de croiser les approches. Pour bien faire, comme le démontre une introduction résolument programmatique, il convenait de se faire – entre autres – philologue, politologue, anthropologue, historien de la littérature et de la philosophie. C'est ce qui est ici tenté, car, selon l'hypothèse fondatrice, ce type de récit est le creuset où viennent se fondre angoisses et espoirs d'une époque, politiques explicites autant que rêves d'un monde meilleur.

Seront ainsi revisités des thèmes classiques de l'histoire de ce temps: la politique de l'État louis-quatorzien, dans la perspective en particulier de la Révocation de l'édit de Nantes, aussi bien que, pour ne prendre qu'un exemple, l'attitude du pouvoir en face des marginaux, mendiants et vagabonds divers. Bref, tout ce qui relève de la »police«, terme à entendre aussi bien au sens moderne, qu'à celui, plus ancien et général, de gouvernement de la cité.

Il y a plus. Cette littérature est rien moins qu'innocente. Semi-clandestine, à tout le moins usant de subterfuges pour faire passer une pensée peu orthodoxe, voire franchement